

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Le jour du cerf

Maxime Plamondon



Numéro 142, été 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93245ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Jacques Richer

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Plamondon, M. (2020). Le jour du cerf. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (142), 69–73.

# Le jour du cerf

Maxime Plamondon

L'AUBE dessine les premiers contours d'Anticosti. M'en viens te pogner, toi dont tout le monde parle. Toi qui as pas de prix. Mon contact m'a prévenu: «T'as seulement une couple d'heures. L'armée canadienne va savoir que t'as franchi le blocus. À partir de ce moment-là...»

*Wow, t'as la voix à Tex Lecor!*

M'attendais pas à ça. Je charge ma carabine, les pieds dans la vase, pis ta voix cascade dans mes oreilles, sans prévenir.

*S'ils te pognent, tu vas pouvoir chanter Noël au camp!*

Je regarde autour, mais y'a rien que des galets, des herbes folles pis la ligne de la forêt. T'es un genre de mammifère thaumaturge? Pas le temps de poser des questions, faut bouger. Je consulte la carte que le passeur m'a donnée. Nord de la pointe Heath. C'est ici qu'ils t'ont vu pour la dernière fois.

Je laisse les battures pis je m'enfonce dans les terres. Les épinettes pis les buissons coléreux me cachent des drones qui quadrillent le golfe. Anticosti, île-prison pour les ennemis de la nation. *Prison, nation... ça rime!* T'es lourd, cerf. La poésie pis la politique, c'est pas pour les bêtes. Contente-toi de faire ta job de proie.

J'ai de la luck, y'a mouillé cette nuit. Tes traces, inégales, creusent la terre. Ta cinquième patte trouble ta démarche. Atrophiée, elle te gosse, avec ses longs sabots croches. Je sors l'appau de ma poche, lâche un wack. Les falaises en rajoutent. Je frissonne en tabarnak; un call de même, ça me donne toujours les bleus. Je t'imagines cambré, le poitrail déployé, prêt à me répondre. La nature t'a paré comme une curiosité de cathédrale, avec ta toison d'or, tes sabots d'orichalque pis ta ramure de carbone. Mais ça brime pas ton instinct: quand on t'appelle, tu réponds. *Attention aux racines. Tu devrais regarder où tu marches au lieu de me psychanalyser.* Fais pas ton intellectuel. Laisse-toi chasser.

L'écho me charrie ta réponse anxieuse. T'as beau me baver, ça fait longtemps que t'as plus l'habitude qu'on se soucie de toi. Les derniers survivants de la harde t'ont rejeté, trop gonflés des traditions de broutage pour accepter parmi eux un mâle aurique pis télépathe.

Tu connais ta valeur. Tu fraternises avec tes prédateurs pour mieux les achever. T'es trop wise pour te laisser aller à l'abstraction, comme moi qui m'attarde dans cette maudite swamp paranoïaque pleine de mouches grosses comme des coups de poing. Tu sais que tu vaux cher. Tellement cher qu'en te ramenant à Sept-Îles, j'avais me faire assez de cash pour un aller simple en fusée jusqu'aux colonies lunaires. Ils me pogneront pas, là-bas. Je pourrai recommencer à vivre.

Pour me teaser tu lâches ton wack; tu m'attires vers le sud le long d'une trail de terre battue. Au bout, je m'enfonce jusqu'au cul dans un sous-bois. L'odeur des solvants reste figée dans l'humidité. La terre purjute, laissant filer des acides qui engraisent les métastases des plantes. Je me bute aux clôtures rouillées des anciens puits de forage, *No Trespassing*. La terre rutille, vitrifiée. Qu'est-ce qu'ils ont crissé par ici, le sais-tu ?

Anticosti, lépreuse affalée sur le seuil du pays, espère plus de pitié de la part des maîtres de la maison. Son haleine, sous sa capuche de brume, empoisonne les militaires, les contractuels. Ceux qui ont de la luck repartent juste avec le tétanos ou le saturnisme. Les autres pourrissent par dizaines dans les plans d'eau coagulée où les chevreuils se rassemblent pour bramer en attendant de crever.

Toi, t'es l'unique bijou que l'île conserve. Un ornement extrait du sol qui vaut plus que tout le brut qu'on a jamais espéré en tirer. Tu me fuis, moi, ton destin, le cœur à deux cents à l'heure pis du kérosène plein le système. Un cerf à combustion. *Un cervidé à réaction ! Une fusée qui a du panache !*

Les alluvions de la Jupiter s'ossifient : une poudre blanche m'enveloppe alors que j'avance sur la rivière sèche. La pluie manigance pis les trucks rouillent tranquilles dans la garrotte. Tu le sais que je m'approche. Derrière quel terril tu te

cache ? Tu dis plus rien ? T'as épuisé ta répartie ? T'as peur un brin, avoue-le. T'as beau ruser, tu restes juste un animal. Ton handicap fait peut-être toute ta valeur, mais c'est aussi ce qui te perd. Tu t'es retenu de mourir tout ce temps-là parce que *t'as vu* que je viendrais. Ta cinquième patte, un sixième sens. Tu clairvoies la fortune qui sera la mienne dans une couple d'heures. Tu clairvoies la forêt qui jaillira du régolithe lunaire, le néo-Saint-Laurent qui irriguera les cratères. Tout ça grâce à moi. J'pas égoïste; ces boisés-là vont porter ton nom, tes semblables vont se multiplier en paix au clair de terre. Tu vas acheter ma liberté. La liberté de tout le monde. Tu comprends ça ? J'pas ici pour la fame, comme ceux qui sont venus te chasser avant, avec en tête l'idée de tuer un dieu. Eux autres, on les a jamais revus.

Le vent pogne dans les plis de la carte. Elle s'envole, rejoint les goélands. Au diable. Le cœur va me sauter à force de te courir. À gauche. Je jume les obstacles en me guidant au son, à l'odeur. *Attention, un barbelé.* Merci. Pourquoi tu m'aides, au juste ? Parle-moi, crisse. Tu peux pas juste vivre dans le silence comme ça. Je hume l'iode, on s'approche de la pointe, de la gueule du loup. Une proie devrait pas aider son prédateur; un animal, c'est pas supposé être charitable. À chacun son rôle : toi, le chassé; moi, le désespéré.

Tout d'un coup t'es là, devant moi, sur le top d'une butte, à me regarder avec tes yeux électriques. *Viens me chercher.* Je t'enlève avec mon gun, la rivière Jupiter en arrière me maudit, mais je bronche pas. Comme je tire, t'anticipes, tu décampes dans le bois. Cerf, t'es plus *tough* que t'en as l'air avec ta patte sanglante pis ton poil d'or mangé par les tiques. Je te coince le long des escarpements, tu restes en vue pour me donner espoir jusqu'au moment où je vais tirer, pis tout est à recommencer. Pas grave, tu gagneras pas. T'as beau jumper de roche en roche, tu vas finir par faire l'erreur de trop. Là, je te manquerai pas. J'ai l'endurance, c'est toi qui vas te brûler le premier.

Avant de venir, j'ai acheté une boîte de balles *made in USA*. Le *smuggler* m'a dit: «*Dude, look at this. That* 71

*ammunition was cast from shards of Apollo 11.* » C'est une balle de tungstène bénite par Armstrong, Aldrin pis toute la NASA qui va te crever le cœur. Tu vas te coucher doucement dans les fardoques. Ta plainte va me faire brailler, je me connais là-dessus, mais je vais t'enlever le plomb du corps, je vais laver le pus de tes plaies, on va se féliciter de cette belle chasse, pis je vais te remercier encore de m'offrir la liberté. Tu vas mourir en paix, le sel va blanchir ton museau, t'apposer un masque funèbre pis moi, une fois sur la lune, je vais remettre la douille à sa place, là où les astronautes ont posé leur cul.

*Bon, je suis tanné de courir. On arrête. Tu me laisses regarder la mer une dernière fois ?*

Tu te tiens devant moi sur une plage de roches. La vapeur émane de toi, on dirait que tu vas prendre en feu. Le gun au repos, je m'approche tranquillement, assez pour que l'électricité statique éclate contre mes doigts comme je fourrage dans ton poil d'or liquide. Tu te laisses faire. À ce moment, plus vulnérable que tu l'as jamais été.

*Je me laisserais faire encore longtemps. On me caresse pas souvent.*

Paisible, tu recules entre les arbres, pas à pas comme un duelliste. Un duelliste qui a perdu. Tu prends la distance nécessaire, me présentes ton flanc, que je te tire juste là où il faut pour faire le moins de dégâts pis garder ta toison le plus propre possible.

Mais là tabarnak ton cœur explose je me jette à terre sur un temps riche la pinède se dégorge de boucane l'écorce revole partout des allumettes incandescentes qui hurlent dans l'herbe dans mes cheveux ça pue le poil la chair en feu je décampe me cacher au creux d'une souche viarge le cerf en morceaux autour les lambeaux de pelage tapisserie sur les troncs pis ta cinquième patte de la viande hachée pis du sang je savais pas que ça en contenait autant du sang du napalm il faut que je bouge je vais y passer derrière moi une branche s'écrase ça saute encore le souffle me projette entre les épinettes la face déchirée c'est la guerre crisse ma tête sonne

72 c'est pas ton cœur ils ont miné le littoral la forêt et tout à

coup la falaise la mer d'eau noire la plage de vitre à perte de vue dessus le camp militaire et loin l'arc incandescent d'une fusée qui aurait pu être la mienne pis au bout de la pointe deux croiseurs de la marine jetés contre des quais improvisés des abris préfabriqués une masse humaine des centaines de centaines marchent rampent boitent courent entre les Jeep la boucane des feux la puanteur des maladies qui se répandent un hélicoptère mâchure le ciel.

Je suis jammé. Peu importe la direction, j'explose. C'est toi qui gagnes, cerf. Moi, le chassé; toi, le désespéré. Tu l'avais vu que tu périrais, mais que ta toison vingt-quatre carats ornerait jamais le mur du dandy d'Ottawa qui attend mon retour sur le continent. T'es une bête de pioche qui va survivre à sa propre mort. Même pas besoin d'une fusée, j'ai juste à m'accrocher à ta ramure pis à prendre un grand respire. *Les militaires arrivent, bouge-toi.* Les militaires sont là depuis des années. Depuis que j'ai déserté. Depuis les bombes pis les prises d'otages. Depuis les cuves de brut en flammes, la libération des ouvriers, la pendaison des actionnaires. Ils sont là depuis qu'Anticosti veut se venger. Depuis qu'elle désespère de survivre. Ils sont là depuis que t'es là. Pourquoi t'abandonnes? Pourquoi tu nous trahis? C'est tout ce qu'il nous reste: l'espoir

d'une forêt lunaire  
des cerfs en hardes dans les cratères  
il faut juste que je recule  
les yeux fermés  
dans le